

Thomas Hettche: Feindschaft

Feindschaft? Im Garten gibt es keine Feinde. Davon, nämlich daß die Zone des Gewaltverbotes in der westliche Zivilisation immer weiter ausgedehnt wird, wie Jan Philipp Reemtsma feststellt, *lebt und zehrt unsere gesamte Kultur*. Der Garten ist dafür weniger ein Bild als vielmehr eine spielerische Verwirklichung dieser Utopie. Eine Verwirklichung, an der man das Erstarken staatlicher Macht ablesen kann. Der *hortus conclusus* des Mittelalters mußte sich noch durch eine Mauer vor der bedrohlichen Wirklichkeit abschirmen, um Sicherheit garantieren zu können. Die Künstlichkeit des barocken Gartens war dagegen ein Triumph eines erstarkten Staates, der es vermochte, diese Kunstfertigkeit ohne sichtbare Grenze zu erhalten. Aber es gab feindliche Außenwelt. Erst der englische Garten hat es vermocht, das Außen gänzlich verschwinden zu lassen, ja er bestand auf und aus der Illusion, es gäbe keine andere Natur als seine eigene, die zudem auch alle Geschichte, Wissenschaft, Religion und Kunst umgreifen und also über alle Zeiten und alle Kulturräume hinweg sich erstrecken sollte. Der englische Garten ist der grüne Prospekt der aufklärerischen Utopie, die sich über die ganze Welt legt.

Die absurde Doppelung der Rede von der globalisierten Welt bildet diese Überlagerung des realen durch einen imaginären Globus ab, die einen einzigen Weltinnenraum schafft. Daß dieser jetzt, im selben Moment, in dem er sich schließt, sogleich neue

Ausschließungen produziert, Exklusion und Terror, ist die Erfahrung unserer Gegenwart. Es ist, als brächte der globale Organismus seine Feinde nun wie in einer Autoimmunreaktion selbst hervor. Und zwar in Form jener aktuellen asymmetrischen Konflikte, die kein Schlachtfeld, keinen Rückzugsraum und keine Grenze mehr kennen (können), da es kein Außen mehr gibt, und die nicht mehr jenen Regeln (Unterscheidung von Soldaten und Zivilisten, Garantien der Behandlung Kriegsgefangener, Neutralitätsstatus Dritter) gehorchen, mit denen die Nationalstaaten ihre Konflikte nach dem Trauma des Dreißigjährigen Krieges und bis zum 1. Weltkrieg erfolgreich einzuhegen vermochten.

Was heute ideologische Heroisierung scheint, beruhte im Kern auf einer Anerkennung des Gegners. Einer Anerkennung, die tiefer reichte - und reicht - als eine wechselseitige Spiegelung von Uniformen und Material. Die Anerkennung des Feindes ist keine Musterung. *Der Feind ist unsere eigene Frage als Gestalt*, zitierte Carl Schmitt immer wieder Theodor Däubler. Jacques Derrida hat in seiner Schmitt-Lektüre diese kriegerische Begegnung als eine beschrieben, bei der *man an die eigene Grenze rührt, an sich selbst oder den Doppelgänger, den Zwilling, an jenen absoluten Feind, der stets wieder in den Zügen des Bruders begegnet*. Die Balance dieses Verhältnisses hat sich mit dem Globalisierungsschub verschoben. Angesichts der endgültigen *Meridianverschiebung*, wie Carl Schmitt das nannte, wird der Feind zum *absoluten Feind*. In einer doppelten Bewegung radikalisiert er sich und verschwindet zugleich, wird zum

unsichtbaren Partisanen, zum Terroristen, der sich lediglich noch in der punktgenauen Zündung einer Bombe artikuliert. Soldaten, die nicht mehr wissen, ob sie im Weltinnenraum nicht eigentlich Polizisten sind, haben dem Kairos, das der Terrorist so herstellt, nichts entgegenzusetzen. Nicht Anerkennung, sondern Vernichtung des Gegners ist jetzt das Telos dieses Feindes. Und da er auch unter diesen Bedingungen meine *eigene Frage als Gestalt* bleibt, handelt es sich bei dieser Frage um diejenige nach meinem Tod.

Thomas Hettche : L'hostilité

Quelle hostilité ? Il n'y a pas d'ennemi dans un jardin. La prohibition de la violence ne cesse de gagner du terrain au sein de la civilisation occidentale, et *toute notre culture s'en nourrit*, comme le constate Jan Philipp Reemstma. Le jardin est moins le symbole de cette utopie, qu'il n'en est la concrétisation. Il est possible d'y voir en filigrane l'affirmation du pouvoir étatique : ainsi, l'*hortus conclusus* du Moyen Age avait encore besoin d'un mur pour s'abriter d'une réalité menaçante et garantir sa sécurité, tandis que l'artificialité du jardin à la française a marqué le triomphe d'un Etat fort, à même d'en préserver la finesse sans avoir recours à des frontières visibles. Mais il existait encore un monde extérieur hostile. Il a fallu l'avènement du jardin à l'anglaise pour que s'efface définitivement le reste du monde, puisque le jardin est bâti sur l'illusion qu'il n'existe nulle nature autre que la sienne, intemporelle et universelle, qui serait le lieu unique de l'histoire, de la science, de la religion et de l'art. Le jardin à l'anglaise est l'émissaire végétal de l'utopie des Lumières qui se répand dans le monde entier.

L'absurde reprise de ce discours par le monde globalisé illustre bien l'occultation du globe réel opérée par un globe imaginaire, à l'origine un espace-monde unique. Celui-ci, au moment même où il se referme, génère à nouveau l'exclusion et la terreur : c'est là ce que l'actualité nous enseigne. C'est comme si le corps du monde générerait lui-même ses ennemis, dans une sorte de réaction

auto-immune qui se manifesterait par les guerres asymétriques que nous connaissons aujourd'hui. Ces conflits ignorent le champ de bataille, l'asile et les frontières -puisque le monde extérieur n'existe plus-et ne se soumettent plus aux principes qui avaient permis aux Etats-nations de limiter la portée de leurs conflits après le traumatisme de la guerre de Trente ans, et ce jusqu'à la Première Guerre mondiale : distinction entre militaires et civils, traitement humain des prisonniers de guerre, et respect de la neutralité des pays tiers.

Ce qui peut aujourd'hui nous sembler une illusion lyrique, était en fait basé sur la reconnaissance de l'ennemi. Cette reconnaissance était, est plus qu'un simple jeu de miroir reflétant uniformes et équipement. Reconnaître l'ennemi, ce n'est pas le passer en revue. *L'ennemi est la figure de notre propre question*, dit Carl Schmitt en citant Theodor Däubler. Jacques Derrida, dans son analyse de Schmitt, parle de la confrontation guerrière comme ce par quoi on va *toucher à sa limite, à savoir soi-même ou son double, le jumeau, cet ennemi absolu qui revient toujours sous les traits du frère*. La mondialisation a défait cet équilibre. Au fur et à mesure de cet élargissement de l'espace que Carl Schmitt appelle le *refoulement des méridiens*, l'ennemi devient *ennemi absolu*. Dans un double mouvement de radicalisation et d'effacement, il devient le partisan invisible, le terroriste, dont la seule manifestation sera une explosion minutée à la seconde près. Les militaires, qui se demandent s'ils ne sont pas devenus les policiers de l'espace-

monde, sont démunis face au *kairos* produit par le terroriste. Sa *cause finale* n'est plus la reconnaissance de l'adversaire, mais son anéantissement. Malgré tout, cet ennemi reste la *figure de [ma] question*, et cette question n'est alors autre que celle de ma mort.

Traduit de l'allemand par Armand Beaume